

Laval théologique et philosophique



Jocelyn GROISARD, *Alexandre d'Aphrodise. Sur la mixtion et la croissance (De mixtione)*. Texte établi, traduit et commenté. Paris, Société d'Édition Les Belles Lettres (coll. « Collection des universités de France - Série grecque », 494), 2013, CXCIV-148 p.

Richard Dufour

Volume 69, numéro 3, octobre 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1025871ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1025871ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

Faculté de théologie et de sciences religieuses, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dufour, R. (2013). Compte rendu de [Jocelyn GROISARD, *Alexandre d'Aphrodise. Sur la mixtion et la croissance (De mixtione)*. Texte établi, traduit et commenté. Paris, Société d'Édition Les Belles Lettres (coll. « Collection des universités de France - Série grecque », 494), 2013, CXCIV-148 p.] *Laval théologique et philosophique*, 69(3), 646–649. <https://doi.org/10.7202/1025871ar>

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 2013

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

qu'elles ne devraient pas parfois être nuancées. Le terme « hindou » est dès l'origine une appellation territoriale, qui ne fait que délimiter une zone où l'on découvre certaines cultures ou traditions. R.N. DANDEKAR² note judicieusement que, sous le mot « hindouisme », se cachent deux phénomènes différents, les castes ou *jāti* et les sectes ou *saṃpradāya*. Vouloir considérer l'hindouisme sous ses deux formes comme une religion universelle est déjà une faute de méthode. D'ailleurs, seulement les sectes hindoues, et même certaines sectes hindoues, cherchent à s'étendre en Occident contemporain, et prétendent détenir pour cela des valeurs universelles qui devraient intéresser tout être humain. Sous peine d'essentialiser des termes abstraits comme celui de religion et de les rendre inaptes à supporter quelque étude historique ou anthropologique que ce soit, peut-être serait-il temps de rappeler que la notion d'airs de famille de Ludwig Wittgenstein (auquel fait allusion Lorenzen, p. 36-37) doit aussi être appliquée au concept de religion. Même si la notion de religion apporte avec elle un lointain héritage, et peut-être un lourd contentieux qu'il faut repérer et dénoncer, il sera toujours extrêmement important de cerner ce qui fait des traditions dites religieuses apparues en Inde un ensemble de valeurs culturelles spécifiques et hautement originales.

André COUTURE
et Claudia NADEAU-MORISSETTE
Université Laval, Québec

Jocelyn GROISARD, **Alexandre d'Aphrodise. Sur la mixtion et la croissance (*De mixtione*)**. Texte établi, traduit et commenté. Paris, Société d'Édition Les Belles Lettres (coll. « Collection des universités de France - Série grecque », 494), 2013, CXCIV-148 p.

Les études sur Alexandre d'Aphrodise connaissent un regain d'intérêt ces dernières années, avec la publication de plusieurs traductions des œuvres du philosophe. C'est un grand plaisir qu'une collection aussi prestigieuse que la « Collection des universités de France », aux Belles Lettres, propose la première traduction française du *De mixtione*, accompagnée d'une nouvelle édition du texte grec. Nos attentes étaient élevées et elles ne furent pas déçues. Il s'agit d'un ouvrage remarquable, qui se lit comme un charme malgré la difficulté du sujet.

Le contenu dérive en grande partie d'une thèse de doctorat soutenue en 2009 à l'École Pratique des Hautes Études à Paris, sous la direction de Philippe Hoffmann. Quatre parties attendent le lecteur : l'introduction, l'étude de la tradition manuscrite, le *De mixtione* (texte grec et traduction française en regard), et le commentaire.

L'introduction est standard. On y trouve les habituelles informations biographiques, la place du *De mixtione* dans les écrits alexandristes, et les doctrines couvertes par le traité. Il y a peu à dire sur la vie d'Alexandre et sur la chronologie du *De mixtione* en raison de l'état fragmentaire de nos sources. La doctrine du mélange, en revanche, ouvre des discussions plus élaborées. La théorie aristotélicienne du mélange affronte en effet celle des stoïciens. Alexandre défend la supériorité d'Aristote sur les stoïciens, dont la théorie de la mixtion intégrale des corps fait scandale depuis longtemps. Sextus Empiricus l'a attaquée, Plutarque aussi, et Alexandre la réfute à plusieurs reprises, dans son traité *De l'âme*, dans la *Mantissa* et dans son *Commentaire à la Physique*. Groisard prend soin de montrer que cette doctrine, assignée à Chrysippe, de corps qui s'interpénètrent intégralement les uns les autres n'est pas une caricature forgée par les adversaires des stoïciens. Reconstituer une doctrine ancienne à partir de fragments et de témoignages livrés par des contradicteurs ne va

2. « What is Hinduism ? », dans *Sanskrit and Indological Studies. Dr. V. Raghavan Felicitation Volume*, Delhi, Motilal Banarsidass, 1975, p. 95.

pas en effet sans danger. C'est pourquoi Groisard accorde beaucoup de poids au seul témoin direct de cette doctrine, le stoïcien Hiéroclès, qui défend clairement la compénétration des corps telle que les sources indirectes la décrivent (p. LXXXVII). À cette doctrine stoïcienne authentique Alexandre oppose celle du Stagirite, qu'il tire du traité *De la génération et de la corruption*, I, 10. Groisard expose donc les articulations de cette théorie chez Aristote : le mélange se produit lorsque des ingrédients, en quantité relativement égale, voient leurs qualités contraires se neutraliser pour engendrer un mixte dans lequel les ingrédients initiaux subsistent en puissance afin de pouvoir, ultérieurement, en être séparés (p. XXXII-XLV). Plus intéressant encore, Groisard décrit les fonctions du mélange aristotélicien, qui explique la génération des couleurs et la génération des corps homéomères. Alexandre, apprend-on, néglige dans le *De mixtione* le rôle biologique crucial que joue le mélange dans la formation des vivants (p. LXV).

L'introduction est limpide et stimulante. L'érudition ne sert qu'à étayer les doctrines exposées, sans tomber dans l'excès ni dans le spectacle. Quelques remarques de détail peuvent cependant être faites, qui ne diminuent en rien les vertus du travail réalisé par Groisard. Nous aurions souhaité voir un plan systématique du traité et non les remarques lapidaires proposées aux pages XIX-XX, que l'on peut compléter par d'autres indications aux pages LXXI et XCI. Le lecteur aurait bénéficié d'un plan structuré en arborescence, qui guide la lecture et illustre l'enchaînement des parties du traité. De plus, à propos de la chronologie du *De mixtione*, Groisard affirme que la seule mention de ce traité chez Alexandre se trouve en *De l'âme*, 20.18-19 (p. XXV). Nous aurions aimé avoir son opinion sur *Mantissa* 123.12-13, où Alexandre affirme qu'il a déjà réfuté ailleurs la doctrine de la mixtion intégrale, ce qui peut renvoyer au chapitre 14 de la *Mantissa*, mais aussi au *De mixtione*. En outre, quand Groisard énumère les passages où Alexandre mentionne la supériorité des doctrines aristotéliciennes, il oublie de citer *De l'âme* 1, 4-9. Et finalement, l'introduction se termine sans conclusion en bonne et due forme.

La partie suivante s'intéresse à la tradition manuscrite. Le texte du *De mixtione* ne subsiste que par neuf témoins, incluant l'*editio princeps*. Aucun manuscrit ne remonte plus loin que le XIII^e siècle. La tradition est isolée, c'est-à-dire sans lien avec les témoins qui existent des autres traités d'Alexandre. Le manuscrit A (*Marcianus graecus* 257) est la source des autres manuscrits, sauf du manuscrit F (*Riccardianus graecus* 63), qui en est indépendant, mais qui ne contient que le dernier tiers du traité. La première édition moderne à partir des manuscrits est celle de Bruns, dans les *Commentaria in Aristotelem Graeca*. Sa recension des manuscrits est incomplète, mais il se base heureusement sur le manuscrit A. Montanari s'est montré très critique envers l'édition de Bruns, dont il dénigre la collation des manuscrits, l'apparat critique et l'importance accordée au manuscrit A. Selon Groisard, il faut revenir aux principes éditoriaux de Bruns, surtout à la prépondérance du manuscrit A, en approfondissant toutefois l'étude des manuscrits. La traduction anglaise par R.B. Todd, quant à elle, reprend le texte de Bruns auquel elle apporte beaucoup de corrections. L'autorité philologique de Todd est cependant faible, car aux inexactitudes de Bruns et aux erreurs de Montanari s'ajoutent des corrections douteuses au texte grec. Groisard établit ainsi qu'une nouvelle édition du *De mixtione* est nécessaire.

Le texte grec du *De mixtione* et la traduction française représentent le cœur de l'ouvrage : un court traité d'environ 24 pages, qu'enveloppent des centaines de pages d'introduction et de commentaire. La traduction se lit aussi bien qu'on peut l'espérer en connaissant le style d'Alexandre. L'apparat critique, nous apprend Groisard, répertorie les variantes des manuscrits A et F. La collation des autres manuscrits et des corrections des philologues n'est pas systématique (p. CXCI-CXCII). Une étude de l'apparat critique montre que les leçons du manuscrit A sont souvent rejetées, que Groisard apporte des corrections personnelles à chaque page ou presque, et que les suggestions des

philologues sont souvent retenues. Le texte est difficile et lacunaire, ce qui nécessite en effet plus d'interventions qu'on ne le souhaiterait. Il s'avère impossible de juger à quel point cette édition s'éloigne de celle de Bruns, car les leçons de Bruns ne sont pas systématiquement consignées dans l'apparat. Par exemple, en XIII, 27, 11, Groisard adopte le *aposkeúsetai* suggéré par Diels, mais impossible de savoir que c'est aussi la correction retenue par Bruns. À l'inverse, en XIII, 29, 3, Groisard rejette la correction d'Ideler, *dúnatai*, sans que l'on puisse savoir que c'est une correction reprise par Bruns.

L'analyse de quelques pages de la traduction française permet de faire certains constats. La traduction, si elle respecte le sens du grec, n'est pas très fidèle au détail du texte original. Groisard néglige souvent de rendre les pluriels, d'explicitier les participes, de respecter les tournures actives/passives, les verbes conjugués ou l'ordre des mots. Par exemple, il aurait été facile de suivre le texte grec à la lettre en traduisant « Et si, à partir des mêmes éléments, il est possible d'engendrer et de l'eau et du vin [...] », plutôt que « Et si aussi bien de l'eau que du vin pouvaient se former à partir des mêmes éléments [...] » (II, 4, 23-24). On lit « ce qui nous semble être [...] » plutôt que « ces choses qui nous semblent être [...] » (II, 3, 10) ; « ce en vertu de quoi [...] » au lieu de « ces choses en vertu desquelles [...] » (II, 4, 27) ; « Démocrite considère [...] » plutôt que « Donc Démocrite, parce qu'il considère [...] » (II, 3, 13) ; « la mixtion se produit entre des choses qui diffèrent en qualité [...] » au lieu de « la mixtion se produit lorsque des choses diffèrent en qualité [...] » (III, 5, 1-2). Certains choix de traduction laissent parfois perplexe : traduire *héxin* par « tenue » et non par « disposition » (IV, 8, 29) ; rendre *sumpátheian* par « sensibilité commune » (X, 19, 18) et non par « sympathie » ; et parler de « codestruction réciproque » (III, 6, 22) pour rendre le grec qui évoque la destruction simultanée des choses les unes par les autres. Certains mots semblent en outre ne pas être traduits : le *all'* en II, 4, 22 ; le *autôn* en II, 5, 4 ; et le *dê* en III, 5, 26. Un choix philologique nous a aussi frappé : un *éti* incongru en fin de phrase (II, 4, 20), que tous les éditeurs et philologues ont modifié en *esti*, alors que Groisard conserve la leçon du manuscrit A.

Un long commentaire suit la traduction et l'édition du texte grec. Il ne s'agit pas d'un commentaire ligne à ligne. Groisard s'attarde aux passages qui méritent, selon lui, des explications. Cette méthodologie court le risque de laisser de côté des passages pour lesquels les lecteurs espéraient des éclaircissements. Mais elle a le mérite de ne pas forcer l'auteur à rédiger un commentaire sur des passages où il ne trouve rien d'intéressant à dire. Et c'est bien la retenue qui transparait dans cette section du livre. Groisard ne conserve que l'important : pas d'érudition inutile, ni d'explications philologiques sans fin, ni de chicaneries avec les commentateurs modernes. Son texte est pertinent, utile et bien dosé.

Une courte bibliographie propose une sélection des principales éditions et études consultées. Il est dommage que l'auteur n'inclut pas toutes les références bibliographiques citées en notes de l'introduction ou dans le commentaire. Le lecteur ne dispose d'aucun moyen, autre que de vérifier page à page, si des études ou des traductions importantes manquent à l'appel. L'absence complète d'index est aussi à déplorer. Comment savoir, sans éplucher le livre en entier, quel usage Groisard fait du chapitre 14 de la *Mantissa*, contre la mixtion intégrale, ou des travaux de R.W. Sharples ? Un *index nominum* et un *index locorum* semblent nécessaires pour ce type de publication.

Groisard et Les Belles Lettres peuvent être fiers de l'ouvrage qu'ils offrent au public. C'est un travail immense que peu de gens auraient mené à bien. C'est pourquoi les critiques de détail qu'on peut lui adresser ne l'égratignent qu'en surface. Il s'agit d'une traduction solide d'un texte grec

établi sur l'ensemble des manuscrits, qu'une introduction et un commentaire érudits complètent à merveille.

Richard DUFOUR
Université Laval, Québec

Tobias HOFFMANN, dir., **A Companion to Angels in Medieval Philosophy**. Leiden, Boston, Koninklijke Brill NV (coll. « Brill's Companions to the Christian Tradition », 35), 2012, XII-335 p.

Si, pour plusieurs philosophes de notre XXI^e siècle, la question de l'existence des anges peut sembler inattendue, surprenante, peut-être discutable, pour ne pas dire contestable, personne ne pourrait nier la multitude de textes savants leur ayant été consacrés au cours des siècles précédents et ce, par les philosophes les plus éminents. Cet ouvrage collectif se penche précisément sur cette question angéologique en interrogeant la philosophie des XIII^e et XIV^e siècles, qui fut particulièrement fertile sur ce sujet. Le résultat obtenu est considérable et les démonstrations des auteurs sembleront incontestablement méticuleuses. Et en dépit de ce que sa magnifique couverture pourrait laisser présupposer, il ne s'agit aucunement d'un livre d'art et de fait l'ouvrage ne contient aucune illustration.

Le responsable de la publication, le professeur Tobias Hoffmann (de la Catholic University of America, à Washington), conçoit sa recherche au sein de la philosophie catholique, à partir de l'idée qu'il existerait des êtres immatériels autres que Dieu (p. 1). En fait, plusieurs des auteurs ayant participé à ce livre situent leurs propos selon cette optique. Pour les classer schématiquement, les neuf textes de ce livre s'apparenteraient à deux types : d'abord ceux qui étudient un auteur en particulier et sa conception des anges (par exemple Thomas d'Aquin, ou saint Augustin), et ceux couvrant un thème plus général (comme le péché chez les anges) tel que vu par plusieurs philosophes médiévaux.

Le premier texte de Gregory Doolan (portant sur les preuves de l'existence des anges) fait remonter les origines de l'étude des anges à Platon et Aristote, en s'inspirant des écrits de Thomas d'Aquin qui citaient fréquemment les philosophes de l'Antiquité (p. 18). La plupart des chapitres portent en fait sur des théories élaborées par les théologiens du Moyen Âge afin de concrétiser l'essence et l'existence des anges. Autrement dit, les auteurs n'inventent pas de nouvelles théories en angéologie, mais comparent celles élaborées au cours du Moyen Âge. Ainsi, l'excellent chapitre de John Wippel sur la conception métaphysique des anges étudie les conceptions respectives des anges selon trois penseurs : Saint-Bonaventure, Thomas d'Aquin et Godefroid de Fontaines (p. 45 et suiv.). D'autres auteurs questionnent une dimension mystérieuse ou apparemment floue à propos des anges ; ainsi, Richard Cross s'interroge sur la soumission des anges au passage du temps et aux limites des mouvements (p. 117). Dans chaque cas, les auteurs se demandent comment les théologiens du Moyen Âge ont pu conceptualiser une réponse tout en gardant une conception simple et compréhensible de la religion (p. 127).

Une question m'habitait tout au long de la lecture de cet ouvrage : quelle utilité pourrait avoir ce livre pour l'universitaire ou l'étudiant(e) athée, ou du moins, qui ne croit pas à l'existence des anges tout en ayant la foi ? On sent chez chacun des auteurs une foi chrétienne parfois sous-entendue, et quelquefois affirmée ouvertement. Est-ce que l'existence des anges serait, pour ces auteurs, un simple postulat ou une question métaphysique à explorer systématiquement ? En réalité, ce problème n'est que peu évoqué par les différents auteurs (sauf dans le premier chapitre de Gregory Doolan, portant précisément sur l'existence des anges). En fait, et cette question pourrait faire l'objet d'une discussion beaucoup plus approfondie, on peut affirmer que les auteurs ici réunis cherchent davantage à comprendre le système philosophique élaboré autour des anges par différents